



HAL
open science

L'Actualité des Lumières: deux regards sur la recherche dix-huitiémiste au Japon et en Corée ”, , 36 (), pp.165-176.

Rémy Duthille

► **To cite this version:**

Rémy Duthille. L'Actualité des Lumières: deux regards sur la recherche dix-huitiémiste au Japon et en Corée ”, , 36 (), pp.165-176.. Lumières, 2021. hal-03709183

HAL Id: hal-03709183

<https://hal.science/hal-03709183>

Submitted on 29 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Numéro 36

Couleurs et identités à l'époque des Lumières

Lumières

Publication

De **SPH** (Sciences, Philosophie, Humanités/CIBEL
Centre interdisciplinaire bordelais d'étude des Lumières)

EA 4574 et **CLARE** (Culture, Littérature, Arts,
Représentations esthétiques) EA 4593.

Paraissant deux fois par an

Directeurs de la publication

Tristan Coignard, Aurélia Gaillard

Rédacteur en chef

Jean Mondot

Comité de lecture

Sophie Lefay † (Université d'Orléans)

Antoine Lilti (EHESS)

Catherine Lisak (Université Bordeaux Montaigne)

Christophe Miqueu (ESPE d'Aquitaine)

Cécile Révauger (Université Bordeaux Montaigne)

Céline Spector (Sorbonne Université)

Jean Terrel (Université Bordeaux Montaigne)

Comité scientifique international

Wolfgang Adam (Pr. Université Osnabrück/Allemagne)

Marc-André Bernier (Pr. Québec/Trois-Rivières/Canada)

Lorenzo Bianchi (Pr. Université de Milan/Italie)

Robert Darnton (Directeur Bibliothèque de Harvard/USA)

Élisabeth Décultot (chaire Humboldt, Université Halle/Allemagne)

Daniel Fulda (Pr. Directeur de IZEA Halle/Allemagne)

Margaret Jacob (Pr. UCLA/ USA)

Michel Porret (Pr. Université de Genève/CH)

Alberto Postigliola (Pr. Université de Naples/Italie)

Wolfgang Schmale (Pr. Université de Vienne/Autriche)

Stefanie Stockhorst (Pr. Université de Potsdam/Allemagne)

© SPH/CIBEL (EA 4574) + CLARE (EA 4593)

Université Bordeaux Montaigne

Domaine universitaire

F-33607 PESSAC CEDEX

Numéro 36

Couleurs et identités à l'époque des Lumières

Sous la direction de

Aurélia Gaillard

2nd semestre 2020

Publié avec le soutien de

l'université Bordeaux Montaigne

Publié avec le soutien de l'université Bordeaux Montaigne.

Avec le parrainage de la Société Française d'Étude du Dix-Huitième Siècle (SFEDS)

SOMMAIRE

DOSSIER :

COULEURS ET IDENTITÉS À L'ÉPOQUE DES LUMIÈRES

Colors and Identities in the Age of Enlightenment

Sous la direction de Aurélia Gaillard

Avant-propos

Aurélia Gaillard 9

Identifier les couleurs

Identifier la couleur : définitions et conceptions de la couleur
dans les dictionnaires et les encyclopédies des xvii^e et xviii^e siècles

Claudio Grimaldi 13

Le rose des Lumières (identités visuelle, sociale et sexuée du rose)

Aurélia Gaillard 25

Couleurs et identités culturelles

Les couleurs de Paris à travers quelques « tableaux » parisiens
(Caraccioli, Henrion, Pujoux, Mercier)

Sophie Lefay 61

La beauté des Amérindiens et le trouble chromatique dans quelques
récits de voyage du premier quart du xviii^e siècle

Florence Magnot-Ogilvy 73

Couleurs et identités corporelles

« Qui peut nommer de certaines couleurs changeantes... ? » :

Les fards et la construction des identités au xviii^e siècle

Catherine Lanoë 89

Un cas extrême de fétichisme chromatique : « Les trois cédrats » de G. Basile
(1636) et « Incarnat, blanc et noir » (anonyme, 1731)

Anne Defrance 103

La « couleur de feu » ou la vigueur éclatante du libertin

Floriane Daguisé 125

Varia

Contextes nationaux et globalisation des Lumières

Franck Salaün 143

Forum

L'actualité des Lumières : deux regards sur la recherche
dix-huitièmiste au Japon et en Corée

Rémy Duthille 165

Recensions 177

FORUM

L'ACTUALITÉ DES LUMIÈRES

Deux regards sur la recherche dix-huitièmiste au Japon et en Corée¹

¹ La revue *Lumières* a consacré le dossier thématique du n° 30 (2nd semestre 2017 : *La circulation des textes politiques de Rousseau en Asie et dans les mondes arabe et turc*) à la question de la réception de la pensée de Rousseau en Asie.

The Current State of Enlightenment Studies: Perspectives on Research in Japan and South Korea

Entretiens menés par Rémy Duthille

Université Bordeaux Montaigne

Présentation par Rémy Duthille

À l'occasion d'un séjour de recherche à l'Université de Kyôto, j'ai eu la chance de rencontrer des chercheurs du Japon et des pays voisins. J'ai pu constater à la fois la prégnance de modèles nationaux et l'intégration des chercheurs d'Asie orientale à des réseaux internationaux. Le dialogue s'est toujours révélé possible et enrichissant, les questionnements différents mais souvent en résonance avec de grands enjeux internationaux, et ce chez des spécialistes de champs aussi divers que la philosophie de Diderot, la gastronomie française, le Japon des Tokugawa ou l'histoire des sciences européennes.

Ce dialogue avait pris un essor particulier dans les années 1990, sous l'impulsion de la Société internationale d'étude du dix-huitième siècle. Deux colloques internationaux se tinrent en 1997 et 1998, respectivement à Nagoya et à Kyôto, sous l'égide de l'Institut Kawai pour la culture et la pédagogie et de la Société japonaise d'étude du dix-huitième siècle. Le volume d'actes² illustre la variété des sujets et disciplines impliqués dans la comparaison entre Europe, Chine et Japon dans une période de « Lumières » entendue comme un dix-huitième siècle très large, la prise en compte de l'Asie renouvelant la périodisation du dix-huitième siècle européen. Les échanges y tiennent une place majeure : économiques, intellectuels et artistiques, des missionnaires portugais, aux intellectuels d'Edo et à Nakaé Chomin, propagateur de l'oeuvre de Rousseau dans le Japon Meiji, en passant par les théoriciens et praticiens du jardin chinois sur les deux continents. Passeurs et intermédiaires culturels retiennent autant l'attention que les idéologies et les pratiques. Parmi les études, celle de Hisayasu Nakagawa (1931-2017)³, membre fondateur de la Société japonaise et inspirateur influent de la recherche dix-huitièmiste dans son pays, retient l'attention par son récit, presque policier, de la traque de l'estampe originale ayant inspiré un paravent japonais du Musée national de Kyôto ; l'original (une vue de Bayonne de Vernet) ayant été trouvée à la Bibliothèque nationale de France, l'enquête est relancée pour déterminer l'itinéraire de l'estampe vers le Japon, à une époque où ce pays était (censément) fermé à l'Occident. L'enquête, impliquant chercheurs japonais et européens sur deux continents, peut se lire comme métonymie paradigmatique d'une recherche collaborative sur les transferts culturels franco-japonais au temps des Lumières. Jürgen Schlobach plaide pour un programme de recherche visant « une vraie universalité de la recherche dix-huitièmiste »⁴, à partir de l'oeuvre de Voltaire, passé de l'eurocentrisme à une interrogation comparative sur l'Europe et le modèle chinois dans

² *L'Image de l'autre vue d'Asie et d'Europe*, Hisayasu Nakagawa et Jochen Schlobach (dir.), Paris, Champion, 2007.

³ Hisayasu Nakagawa, « À propos d'un paravent japonais de Yûrin Doï : à la recherche de son modèle », dans *L'Image de l'autre vue d'Asie et d'Europe*, Paris, Champion, 2007, p.275- 289.

⁴ Jürgen Schlobach, « Tirer des enseignements de Voltaire : pour une vraie universalité de la recherche dix-huitièmiste », dans *L'Image de l'autre vue d'Asie et d'Europe*, Paris, Champion, 2007, p. 23- 36.

les années 1750. Notant les « obstacles linguistiques, culturels et idéologiques », il brosse cependant un programme qui semble s'être réalisé, au moins en partie, en particulier sur la question des « études diachroniques de la réception des Lumières européennes » ou du dépassement de la simple littérature par l'étude de la culture en général et « des processus de communication interculturelle au sens large⁵. »

En février 2019, j'ai pu assister aux journées d'études nippo-coréennes « Dire la philosophie au xviii^e siècle français » les 22-24 février 2019. Cette manifestation récurrente, organisée cette fois-ci à Kyôto, est le fruit d'un partenariat bien établi entre les fondations japonaise et coréennes de recherche. En l'absence de Tastuo Hemmi (Université de Niigata), Kenta Ôji, spécialiste de littérature française du xviii^e siècle de l'Université de Kyôto, accueillait le colloque à l'Institut de recherches en sciences humaines de Université de Kyôto, un centre important où les recherches japonaises sur les Lumières européennes commencèrent au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Ce colloque de Kyôto prouvait à quel point le dialogue méthodologie et l'élargissement des perspectives que Jürgen Schlobach appelait de ses vœux, tenait ses promesses. Il ne s'agissait plus pour les intervenants de se rencontrer ou de se découvrir, mais de poursuivre des collaborations déjà bien engagées. Les communications portèrent sur Diderot, centre de gravité du colloque, mais aussi sur Raynal, sur Laclos, sur La Mettrie, balayant des champs allant de la chimie à l'esthétique et au roman. Cette manifestation, à laquelle participaient des chercheurs français également, me sembla exemplaire par sa mise en valeur de l'actualité de la pensée des Lumières, dont les Japonais comme les Coréens démontrèrent la pertinence pour leur culture et leur monde universitaire. À l'issue de ce dialogue remarquable — et entièrement francophone — entre historiens, littéraires et philosophes asiatiques et européens, l'idée a germé d'esquisser un état des lieux pour rendre compte de façon plus raisonnée, pour les lecteurs de Lumières, de cette intuition qui m'avait saisi à Kyôto : celle de la spécificité des questionnements japonais et coréens, mais aussi de leur contribution à un dialogue philosophique et historiographique international.

De retour en France, j'ai contacté Sayaka Oki, spécialiste d'histoire des sciences à Nagoya, et Young-Mock Lee, professeur de littérature française à Séoul. Je leur ai posé quelques questions par courriel, pour recueillir leur avis sur la recherche dix-huitiémiste dans leur pays. Les entretiens virtuels qui suivent ne prétendent pas offrir un panorama exhaustif d'un champ scientifique vaste et varié, mais le point de vue de deux spécialistes aguerris, francophones, et très actifs dans leur propre pays comme dans les congrès internationaux, donnera au lecteur, on l'espère, un éclairage sur la recherche sur les Lumières en Asie de l'Est, ses motivations, idéologiques, culturelles ou scientifiques, ses modalités et ses spécificités au plan international.

ENTRETIEN AVEC SAYAKA OKI

1. Pourriez-vous présenter votre recherche et votre parcours en quelques mots ?

Je suis historienne des sciences spécialisée dans le dix-huitième siècle français. J'ai poursuivi un double cursus à l'Université de Tokyo au Japon et à l'EHESS à Paris. À cause de l'absence du système de cotutelle, j'ai soutenu ma thèse au Japon. Mon travail a deux axes différents : premièrement en tant que dix-huitiémiste, je travaille sur la relation entre les sciences et la politique sous l'Ancien Régime en France, tant par l'approche de l'histoire sociale des institutions académiques (notamment l'Académie royale des

⁵ *Ibid.*, p. 34-35.

sciences de Paris) que par celle de l'histoire intellectuelle (ex. analyse des discussions épistémologiques des sciences parmi des acteurs politiquement influents) ; deuxièmement, je m'intéressais toujours au discours concernant les réformes universitaires du Japon et de la France de nos jours, j'ai publié certains travaux dans cette ligne. Depuis l'année 2016, je donne des cours et séminaires à l'Université de Nagoya, dans le cadre de la « *social thought* », pas de l'histoire des sciences, car mon poste actuel m'oblige à proposer cette matière, qui sert en principe de cours de culture générale aux étudiants en sciences économiques.

2. Au Japon, aujourd'hui, quelle place occupe le dix-huitième siècle dans l'enseignement et la recherche ? Quelle dynamique percevez-vous ?

Le dix-huitième siècle est en principe important pour l'enseignement et la recherche en histoire de la civilisation occidentale. Dans le domaine de la philosophie, la pensée des Lumières a aussi un certain poids, même si la philosophie analytique anglo-saxonne peut la concurrencer dans le marché du travail académique. Certains auteurs tels que Jean-Jacques Rousseau, Adam Smith, Emanuel Kant, faisaient partie de la culture générale de notre enseignement universitaire. Par exemple, dans la « *social thought* », mentionnée ci-dessus, les auteurs du dix-huitième siècle sont bien importants, et c'est d'ailleurs pour cela qu'une historienne des sciences comme moi a été recrutée en tant que connaissance de la pensée des Lumières (je lis surtout Condorcet).

Mais il faut aussi noter que le climat actuel de nos universités n'est pas favorable à un cours consacré entièrement au xviii^e siècle en Europe. C'est tout d'abord « l'Occident » qui compte comme notion pour la plupart de nos compatriotes. Il y a de moins en moins de postes pour les historiens et il y a de moins en moins d'étudiants s'intéressant uniquement au xviii^e siècle. Nous sommes obligés de préparer un cours plus généraliste, comme « la pensée occidentale à l'époque moderne ». En ce moment, par exemple, je ne dirige qu'un seul doctorant et celui-ci travaille sur l'histoire de la réception de la pensée de Jean Baudrillard au Japon (donc sur la pensée postmoderne et le Japon). C'est un cas extrême, car je suis dans une position particulière : historienne attachée au département des sciences économiques. Mais il n'est plus rare de nos jours qu'un.e étudiant.e travaillant sur la littérature française du xviii^e siècle ne puisse avoir comme directeur ou directrice de thèse qu'un.e spécialiste du xix^e siècle ou, au pire, de la littérature d'une autre langue, surtout s'il ou elle n'est pas rattaché.e à une des institutions les plus privilégiées. En bref, nous sommes en difficulté, comme tous les domaines en sciences humaines.

3. À lire la présentation des chercheurs dans l'annuaire de la Société internationale d'étude du dix-huitième siècle (SIEDS), on a l'impression que les Japonais se concentrent sur certains champs, comme Diderot, Rousseau ou les Lumières écossaises, mais ne couvrent peut-être pas toutes les thématiques ou les aires culturelles. Avez-vous aussi l'impression qu'il y a des objets, des aires culturelles privilégiés ?

Il faut noter que la liste des chercheurs japonais de la SIEDS (qui inclut en principe les membres inscrits à la société nationale des dix-huitiémistes, *Japan Society for Eighteenth Century Studies*) est loin d'être exhaustive. La *JSECS* accueille une minorité des chercheurs travaillant sur le dix-huitième siècle, dont la majorité sont les historiens des idées ou de la littérature de l'époque des Lumières, en plus de quelques historiens des sciences, comme moi. Cette structure provient en principe du fait que la société a été fondée par un groupe d'historiens de la littérature ou des idées, comme Hisayasu Nakagawa, un de ses membres fondateurs. La *JSECS* a quelques difficultés à attirer des

spécialistes d'histoire socio-économique ou politique en général (par exemple, ceux qui travaillent sur la Révolution française ne sont pas suffisamment représentés). Elle a encore plus de mal à intéresser des historiens spécialisés dans les régions extra-européennes, comme le Japon, la Chine, le monde islamique etc. Surtout avec ces derniers, il nous est difficile de partager le dix-huitième siècle selon une bonne échelle de périodisation.

Quant à votre question sur des objets, des aires culturelles privilégiés, je peux vous répondre que nous essayons de ne pas trop nous éloigner des recherches en Europe (voir ma réponse à la question 5 sur les détails de cette mentalité). C'est-à-dire, autant que je sache, que nous essayons de suivre constamment les tendances de la recherche en Europe, tout en faisant des efforts pour être chercheur/chercheuse original/original.e en Europe. S'il existe certaines prédilections dans nos choix, cela doit être des résultats de notre préférence au niveau inconscient, donc difficile à saisir pour moi.

4. Employez-vous le concept de « Lumières » ou d'« *Enlightenment* » (avec divers adjectifs : radicales, modérées, etc.) ? Est-ce que les chercheurs japonais s'intéressent et participent aux débats lancés par Jonathan Israel et d'autres autour de ces catégories ?

Nous employons le concept de « Lumières » ou d'« *Enlightenment* » en tant que concept importé de l'expression européenne. En japonais, c'est *Keimou*. Cette expression, que les Japonais au XIX^e siècle ont empruntée au classique chinois, veut dire littéralement « éclairer l'ignorance », et correspond plus à la traduction du mot *Aufklärung* en allemand. En ce qui concerne les débats lancés par Jonathan Israel, ils intéressent certains historiens des idées à l'époque moderne de l'Occident (XVI^e-XIX^e siècle), tandis qu'ils n'attirent pas nécessairement tous les membres de la *JSECS* (par exemple, il est possible qu'un ou une historien.ne travaillant sur l'opéra allemand ne lise pas attentivement Israel). Autant que je sache, la plupart de ceux qui lisent Israel ne sont pas suffisamment convaincus par sa façon de classer les Lumières (radicales, modérées, etc.), qu'ils trouvent un peu trop simpliste. Mais beaucoup de chercheurs apprécient plus ou moins sa méthode en tant qu'élément stratégique de l'*Intellectual history*. En d'autres termes, ses travaux sont acceptés chez nous notamment dans le contexte de l'importation de cette école anglo-saxonne, tandis que la polémique elle-même n'a pas tant animé nos discussions.

5. Y a-t-il une, ou des écoles « japonaise(s) », qui offrent des interprétations originales et différentes de ce qui se fait dans les pays occidentaux ?

Je crois qu'il nous faudrait une série des études sociologiques et historiques sérieuse pour bien répondre à cette question. Pour l'instant, ma vision est très limitée, car la communauté des historiens se divise fortement, même au niveau méthodologique, notamment selon la langue de leurs sources primaires.

Les historiens du Japon travaillent selon leur propre schéma, dont les détails nous échappent. Pour les sinologues, la confusion est totale. Il semble qu'ils se sentent divisés en sphères académiques différentes selon les langues (japonais, anglais et chinois). Chaque langue leur demande de s'adapter à une interprétation ou un encadrement méthodologique différente quand ils écrivent.

En ce qui concerne les études sur les sujets occidentaux, j'ai l'impression que les chercheurs sont de moins en moins motivés à l'idée de publier une interprétation originale, par la peur croissante de ne pas être mieux reconnus à l'échelle internationale.

Je m'explique. Notre mode de travail oscille entre le modèle « importateur – interprète » et le modèle « intégrationniste ». Le premier est plus ancré dans la tradition qui remonte à la modernisation du Japon au XIX^e siècle. Travailler sur un sujet occidental signifiait à l'époque importer et absorber une série de résultats d'une école pour la greffer sur notre sol. Et en cours d'interprétation, il est arrivé à certains chercheurs d'inventer une interprétation originale. Par l'expression « intégrationniste », je veux signaler une tendance surtout présente à partir des années 2000, par laquelle les jeunes générations préfèrent s'assimiler aux chercheurs parlant la langue de leur objet de travail, comme l'anglais, le français ou autres. Ils ont moins tendance à s'intéresser aux travaux en japonais des générations précédentes, surtout ceux de style fort original. J'ai été quelquefois le témoin des désaccords et ruptures entre générations, qui ne partagent pas le même critère d'évaluation de l'excellence.

6. Comment percevez-vous la place de la recherche japonaise sur le dix-huitième siècle au plan international, en ce qui concerne les partenariats, le rôle des traductions... ?

Il m'est difficile d'imaginer la recherche japonaise sur le dix-huitième siècle au plan international, parce que je suis trop habituée à ne pas être reconnue, quand j'écris en japonais. Je doute en effet de l'existence d'« un » plan international. Il en existe peut-être plusieurs. Quand on écrit en japonais sur le dix-huitième siècle en Europe, il est toujours nécessaire de faire un certain effort de vulgarisation, en raison de notre prise de conscience de la connaissance limitée de nos lecteurs japonophones. Cette exigence nous impose une limite pour notre tentative de recherche. Par exemple, pendant mon double cursus en France et au Japon, au cours de mon enquête sur le rôle de la noblesse de robe dans la propagation de la culture scientifique aux XVII^e et XVIII^e siècles, je voulais poursuivre un sujet particulier mais être reconnue par les chercheurs francophones, Mais dans ma thèse soutenue au Japon (la cotutelle n'étant pas possible à l'époque), j'ai éliminé cet élément, en pensant que le jury (qui ne comprenait aucun francophone) ne comprendrait pas suffisamment le sens ni l'importance de cet élément. Mais j'ai entendu dire que les Coréens, par exemple, trouvent nos travaux intéressants et faciles à comprendre, probablement parce que nous partageons une certaine racine culturelle. Dans ce sens, je peux au moins envisager le plan asiatique et international pour nos études sur le dix-huitième siècle.

ENTRETIEN AVEC À YOUNG-MOCK LEE

1. Pourriez-vous présenter votre recherche et votre parcours en quelques mots ?

Ayant terminé l'école doctorale à l'Université Nationale de Séoul, je me suis inscrit à l'Université Paris 7 – Denis Diderot en 1991. Sous la direction de M. Georges Benrekassa, j'ai soutenu ma thèse sur les *Principes de la pensée politique de Diderot aux temps de l'Encyclopédie (1745-1765)* en 1999. Rentré en Corée du Sud, j'ai été chargé de cours dans diverses universités et en 2005 j'ai été nommé professeur au Département de langue et littérature françaises à l'Université Nationale de Séoul.

Après ma thèse, j'ai continué mes recherches sur Diderot et m'intéresse surtout à la relation entre sa pensée politique et son écriture. Je publie régulièrement des articles en coréen sur Diderot et sur d'autres écrivains des Lumières tels que La Mettrie et Montesquieu. Par ailleurs, je me suis intéressé à l'histoire et à la littérature du

Maghreb et de l'Afrique francophone et j'ai publié quelques articles sur Mohammed Dib et sur Ferdinand Oyono et dirigé un ouvrage collectif intitulé *L'Afrique noire, mais pas sombre* (2014).

2. En Corée, aujourd'hui, quelle place occupe le dix-huitième siècle dans l'enseignement et la recherche ? Quelle dynamique percevez-vous ?

Il faut bien distinguer ici les études coréennes et les études occidentales (françaises et anglaises en majorité).

Dans le domaine des études de la littérature française ou anglaise, le xviii^e siècle occupe une place moyenne, c'est-à-dire ni dominante ni marginale. Par exemple, il y a une douzaine de professeurs de littérature française du xviii^e siècle. Mais on constate une baisse générale du nombre des chercheurs et des étudiants, comme dans tous les domaines de la littérature et des sciences humaines. Quant aux sciences sociales, le xviii^e siècle européen y occupe une place marginale, comme presque tous les professeurs coréens ont fait leurs études supérieures aux États-Unis. Par contre, dans les études coréennes, le xviii^e siècle occupe une place très importante, puisqu'il est considéré comme un siècle des Lumières coréennes. *Silhak* (實學), mouvement intellectuel qui a fleuri à cette époque, a suscité depuis près d'un siècle beaucoup d'intérêt chez les chercheurs.

3. À quels aspects du dix-huitième siècle les chercheurs et les étudiants (en particulier mastérants et doctorants) coréens s'intéressent-ils ? Leur intérêt se porte-il sur la Corée ou sur l'occident à cette époque ?

Pour ma génération, c'est-à-dire ceux qui sont entrés à l'université dans les années 1980, où la démocratie était loin d'être évidente, et où la liberté de penser et d'écrire n'était pas assurée, on était attiré par l'esprit contestataire représenté par les philosophes des Lumières. Et le prestige de la Révolution française était également décisif. Mais ce n'est plus le cas. Les chercheurs d'aujourd'hui semblent plutôt s'intéresser à des aspects expérimentaux de la pensée et de la forme littéraire ou bien à des aspects « modernes » des Lumières.

Dans les études coréennes également, on est fasciné par le caractère « réformateur », pour ne pas dire « révolutionnaire », de la pensée de l'école de *Silhak*, par rapport au confucianisme traditionnel, d'une part, et, d'autre part, à la société de l'époque.

4. Y a-t-il des interprétations spécifiquement coréennes du dix-huitième siècle et des Lumières, qui se distinguent de ce qui se fait ailleurs ?

Pour le moment, il est prématuré de dire que le concept de « Lumières » est repensé d'une manière profonde par les chercheurs coréens, surtout si on restreint ce mot « Lumières » à un mouvement intellectuel propre à l'Europe du xviii^e siècle. Mais on constate depuis quelque temps une remise en question « radicale » et un essai de réévaluation fondamentale de ce que nous pourrions appeler les « Lumières coréennes », représentées par *Silhak*.

Mais pour bien aborder cette question, il faut considérer la définition commune de *Silhak*. Je voudrais citer pour cela un article de Wikipédia, version anglaise :

Silhak was a Korean Confucian social reform movement in late Joseon Dynasty. Sil means "actual" or "practical," and hak means "studies" or "learning." It developed in response to the increasingly metaphysical nature of Neo-Confucianism (性理學) that seemed disconnected from the rapid agricultural, industrial, and political changes occurring in Korea between the late 17th and early 19th centuries.

Silhak was designed to counter the “uncritical” following of Confucian teachings and the strict adherence to “formalism” and “ritual” by neo-Confucians. Most of the *Silhak* scholars were from factions excluded from power and other disaffected scholars calling for reform. They advocated an empirical Confucianism deeply concerned with human society at the practical level. Its proponents generally argued for reforming the rigid Confucian social structure, land reforms to relieve the plight of peasant farmers, promoting Korea’s own national identity and culture, encouraging the study of science, and advocating technology exchange with foreign countries. *Silhak* scholars wanted to use realistic and experimental approaches to social problems with the consideration of the welfare of the people. *Silhak* scholars encouraged human equality and moved toward a more Korean-centric view of Korean history. The *Silhak* school is credited with helping to create a modern Korea.

Même si cet article est rédigé en anglais, il résume parfaitement ce que la plupart des Coréens ont appris et pensent au sujet de *Silhak*. Or si l’on change un peu le vocabulaire, on aura l’impression de lire la description des Lumières européennes. Si bien qu’on pourrait ne pas être très sûr que le concept de « *Silhak* » n’eût pas été calqué sur celui des « Lumières » occidentales. En effet, on commence à se demander si le concept de *Silhak* est valable pour comprendre le xviii^e siècle coréen et s’il n’a pas été surestimé ou déformé pour des raisons diverses, telles que la tendance nationaliste de l’historiographie coréenne.

À mon avis, il existe bel et bien cette tendance nationaliste. En fait, le concept de *Silhak* sous la forme actuelle avec sa connotation qui le fait considérer comme des Lumières coréennes, est né dans les années 1930, c’est-à-dire en plein milieu de l’occupation japonaise (1910-1945). Et cela contre la conception colonialiste de l’histoire imposée par les Japonais, qui considérait la Corée comme une société incapable de se moderniser, et vouée au primitivisme éternel. Dans la surévaluation du mouvement *Silhak*, on peut voir donc une réaction nationaliste contre le colonialisme historique, mais je ne voudrais en aucun cas qualifier cette réaction de « chauviniste ». Et je crois que la réévaluation actuelle de *Silhak* pourra aboutir à délimiter et à définir une autre forme des Lumières qui n’est pas moins importante que celle des Lumières européennes.

5. Il existe une Société coréenne d’étude du dix-huitième siècle, affiliée à la Société internationale. Des universitaires coréens prennent part à des manifestations internationales, comme par exemple les journées nippon-coréennes de février 2019. Pourriez-vous nous en dire plus sur l’intégration internationale des études dix-huitiémistes coréennes, par exemple sur les partenariats prioritaires ou les lieux privilégiés ?

La Société coréenne d’étude du dix-huitième siècle essaye toujours d’élargir sa collaboration au niveau international. Mais ses partenaires privilégiés restent toujours les Français et les Japonais. Il existe également une Société coréenne d’étude du dix-huitième siècle anglais, qui a été fondée il y a une douzaine d’années et qui travaille surtout avec des partenaires anglais et américains. Pour les études coréennes, les éminents spécialistes comme Professeur CHUNG Min et Professeur AN Dae Hoe — qui furent d’ailleurs présidents de notre Société coréenne d’étude du dix-huitième siècle — jouent un rôle important au niveau international pour promouvoir les recherches sur le dix-huitième siècle coréen.

Rémy Duthille

Rémy Duthille est maître de conférences en études anglophones à l’Université Bordeaux Montaigne. Ses travaux portent sur la politique et la société en Grande-Bretagne de 1760 à 1848. Il a publié *Le Discours radical en Grande-Bretagne, 1768-1789* (Voltaire Foundation,

2017) et des articles sur le radicalisme, le féminisme et la dissidence religieuse. Il a édité, avec J. Mondot et C. Révauger, le numéro de *Lumières*, 21 (2013) sur *Sociabilité et convivialité en Europe et en Amérique aux xvii^e et xviii^e siècles*.

Rémy Duthille is Senior Lecturer at Université Bordeaux Montaigne. He works on British politics and sociability from 1760 to 1848. He has published *Le Discours radical en Grande-Bretagne, 1768-1789* (Voltaire Foundation, 2017) and many articles on radicalism, feminism, and religious dissent. He also coedited, with J. Mondot and C. Révauger, an issue of *Lumières* (21, 2013) on sociability and conviviality in 17th and 18th-century Europe and America.